

Guillaume-Thomas RAYNAL, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, tome IV, livres XV-XIX, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, Ferney-Voltaire, 2023, 784 pages.

Il faut remercier le centre international d'étude du XVIII^e siècle de Ferney-Voltaire d'avoir republié entièrement *l'Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, dont la dernière parution en 1820 n'a pas eu d'échos importants. Cette réédition a commencé en 2010 et s'est poursuivie jusqu'en 2023 avec la parution du dernier volume qui comprend les livres 15 jusqu'à 19. Plusieurs ouvrages collectifs depuis 1989 avaient relancé l'intérêt pour Raynal et fait connaître l'importance de son ouvrage, non seulement pour les dix-huitiémistes mais pour toutes les personnes s'intéressant à l'histoire et au développement de la colonisation. Cette nouvelle édition a été établie sur celle de 1780, publiée à Genève chez Pellet. L'intérêt de cette nouvelle édition consiste essentiellement dans la liste donnée des contributions de Diderot, des sources de Raynal, de ses emprunts à de nombreux textes et dans l'établissement des variantes relevées dans la première édition de 1770 et dans celle de 1774. Ainsi nous pouvons repérer l'évolution du texte et l'ensemble des textes de Diderot. Le quatrième volume comporte cinq livres qui décrivent la colonisation des Français en Amérique du Nord et le livre dix-neuvième constitue une réflexion générale sur les répercussions de cette colonisation sur l'Europe pour comparer les bienfaits et les méfaits de l'entreprise coloniale et se termine par un texte de Diderot, véritable manifeste philosophique qui constitue un plaidoyer pour les Lumières. Raynal s'est appuyé sur une documentation importante comme pour tous les autres livres de *l'Histoire*. On peut repérer des emprunts au *Journal historique* de Pierre-François-Xavier de Charlevoix, à *l'Histoire générale des voyages* de l'abbé Prévost, à *l'Histoire des colonies européennes dans l'Amérique* d'Edmond et William Burke, à Buffon et à *l'Essai sur les mœurs* de Voltaire. La figure du sauvage se situe bien souvent au centre de la réflexion de Raynal et de ses collaborateurs avec cette question essentielle : la civilisation a-t-elle été un bienfait pour les mœurs et la vertu ou a-t-elle eu un effet corrompeur ? Les sauvages ont-ils échappé à la superstition ? Et on ne trouve pas de réponse catégorique à cette question, pas plus que sur les bienfaits de la colonisation. Il faut prendre en compte que si Diderot s'intéresse aux questions éthiques liées à l'entreprise coloniale, Raynal est souvent plus pragmatique et s'interroge sur les raisons des lenteurs de la colonisation, mais tous les deux accusent le monopole de freiner les efforts des colons pour développer les colonies. Dans les livres où la narration et la description priment sur l'argumentation, les contributions de Diderot sont moins importantes, comme c'est le cas dans le livre XVI, où il déplore cependant la cessation de la Louisiane à l'Espagne, sans que les habitants aient été consultés. Dans le livre XVII, consacré au Canada, Diderot condamne la cupidité des Espagnols, mais cette condamnation constitue moins une défense des indigènes, les Abénaquis que le fait que l'Espagne ne partage pas les retombées économiques de la colonisation avec les autres pays européens. Bien souvent, la réalité des colonisés est effacée. Les réflexions sur la vertu des sauvages concernent en dernière analyse les sociétés occidentales et leur degré de corruption. Si les peuples sauvages sont considérés parfois comme plus heureux, ils sont aussi décrits comme moins virils.

Le livre XVIII aborde la question de l'indépendance des colonies américaines et la déclaration des Etats-Unis le 4 juillet 1776. Alors que Diderot soutient le processus d'autonomie des colonies à l'égard de l'Angleterre, Raynal se montre beaucoup plus critique.

Les chapitres 38 à 52 ont été republiés en 1781 sous le titre *La Révolution de l'Amérique*, ouvrage qui fut aussitôt traduit en français. Le soutien de Diderot aux colons américains a été réitéré dans *l'Essai sur les règnes de Claude et de Néron* qu'Yves Benot a publié sous le titre *Apostrophe aux Insurgents d'Amérique* à la fin de son édition des *Textes politiques* de Diderot en 1971 (Éditions sociales) et qu'on retrouve également dans l'édition de Paul Vernière des *Œuvres politiques* de Diderot (Classiques Garnier, 2018, p. 487-492.) Le texte de Diderot sur l'indépendance des colonies américaines constitue sa contribution la plus importante à *l'Histoire des deux Indes*. Diderot s'appuie sur le *Sens commun* de Thomas Paine, publié quelques mois avant l'indépendance américaine. Si Diderot et Raynal encensent William Penn et son gouvernement de la Pennsylvanie, les Quakers comme Georges Fox pour la pureté de leurs mœurs, ils se montrent très critiques à l'égard des anabaptistes qui prônent la communauté des biens et l'égalité des conditions. Diderot, partisan de la propriété et d'une certaine inégalité jugée naturelle, se montre très virulent à leur égard : « La chimère de l'égalité est la plus dangereuse de toutes dans une société policée. Prêcher ce système au peuple, ce n'est pas lui rappeler ses droits, c'est l'inviter au meurtre et au pillage ; c'est déchaîner des animaux domestiques, et les changer en bêtes féroces. Il faut adoucir et éclairer, ou les maîtres qui les gouvernent, ou les lois qui les conduisent : mais il n'y a dans la nature qu'une égalité de droit, et jamais une égalité de fait. » L'esclavage dans les colonies américaines n'est pas condamné, car les conditions des esclaves sont jugées meilleures que dans les autres colonies. Le soutien de Diderot à l'indépendance lui fait admettre la nécessité de l'esclavage qu'il condamne pourtant violemment dans d'autres passages de *l'Histoire des deux Indes*. Le livre XVIII montre toutes les contradictions entre Raynal et Diderot mais aussi les limites de Diderot lui-même sur la question de l'esclavage et des indigènes amérindiens, même s'il reproduit le discours de l'Indien iroquois Logan, publié dans la *Gazette de France* et le *Journal historique et littéraire*, qui explique son refus de négocier avec les Anglais suite à l'assassinat de sa famille par des colons en 1774. Diderot rend hommage à l'éloquence de Logan qu'il compare à Démosthène, Cicéron et Bossuet. Il ne se fait pas d'illusions sur l'efficacité de la parole du philosophe. Après avoir examiné l'histoire des colonies américaines, Pennsylvanie, Maryland, Virginie, Caroline du nord et du sud, Géorgie, Floride dans le livre XVIII, Raynal et Diderot rédigent une synthèse de *l'Histoire des deux Indes* dans le dernier livre auquel Diderot a apporté de très nombreuses contributions ; ils y analysent les bienfaits et les inconvénients de l'entreprise coloniale pour l'Europe. Ils interrogent les domaines de la religion, du gouvernement, de la politique, de la guerre, de la marine, du commerce, des manufactures, de la philosophie etc. Ce chapitre est apparu dans l'édition de 1774. Il comporte quinze chapitres dans l'édition de 1780 avec cinquante-neuf contributions de Diderot. Deleyre, collaborateur de *l'Encyclopédie*, a également contribué à ce livre. Diderot y critique une fois de plus le fanatisme non seulement des Espagnols mais également des Turcs. Ce livre ne concerne pas uniquement la colonisation. Il ouvre des réflexions plus larges sur les liens entre morale et politique, sur l'importance de la propriété, du travail de la terre, sur l'enthousiasme, sur le bonheur, des sujets abordés très souvent par Diderot dans ses ouvrages. *l'Histoire des deux Indes* se termine avec un chapitre de Diderot par des réflexions sur le bien et le mal que la découverte du Nouveau Monde a fait à l'Europe. Et c'est une assez nette condamnation de la colonisation et de l'esclavage qui se dégage du chapitre quinze. L'entreprise coloniale est synonyme de fureur, de légitimation de la tyrannie et du massacre et l'esclavage est décrit comme une : « soif insatiable de l'or [qui] a donné naissance au plus infâme, au plus atroce de tous les commerces, celui des esclaves. On parle des crimes contre nature, et l'on ne cite

pas celui-là comme le plus exécration. La plupart des nations de l'Europe s'en sont souillées ; et un vil intérêt a étouffé dans leur cœur tous les sentiments qu'on doit à son semblable. Mais, sans ces bras, des contrées dont l'acquisition a coûté si cher resteraient incultes. Eh ! laissez-les en friche, s'il faut que pour les mettre en valeur, l'homme soit réduit à la condition de la brute, et dans celui qui achète, et dans celui qui vend, et dans celui qui est vendu. » Le fait que cette condamnation sans appel se situe à la fin de l'ouvrage et que Diderot place tous ses souhaits dans la propagation de l'esprit philosophique dans toutes les contrées de la terre illustre le lien que le philosophe établit entre la lutte contre la barbarie et le rôle porté par le message philosophique. Il atténue le ton pessimiste du philosophe dans d'autres passages de l'*Histoire*.

Il faut rendre hommage à cette entreprise éditoriale menée par vingt-cinq chercheurs et chercheuses, sept pour le dernier livre dont Gianluigi Goggi, Kenta Ohji, Carminella Biondi, connus pour leurs travaux sur Raynal et la question coloniale au XVIII^e siècle. Tous les contributeurs et contributrices de ce volume offrent un matériel d'une richesse exceptionnelle. On y trouve un grand nombre de notes et une table alphabétique qui en font un outil très important et indispensable pour toute personne intéressée par les questions économiques et morales relatives à la colonisation.

Pascale PELLERIN
(CNRS – IHRIM)